LE MEXIQUE

ET SES RICHESSES.

Guide des Emigrants.



NOUVELLE-ORLEANS,
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE FRANK F. BARCLAY.

1862.


Nº 147


Graff

LE MEXIQUE

ET SES RICHESSES.

Guide des Emigrants.

NOUVELLE-ORLEANS,
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE FRANK F. BARCLAY,
Rue de Chartres, 195, encoignure Sainte-Anne.



AU LECTEUR.

Des milliers d'habitants de la Nouvelle-Orléans attendent avec impatience l'issue des événements qui se passent en ce moment au Mexique, espérant, avec quelque apparence de raison, qu'à la suite de ces événements il s'établira dans ce pays un gouvernment stable, qui y protègera l'industrie et le commerce, et leur permettra d'aller y tenter fortune.

Dans un pareil moment, il m'a semblé qu'on accueillerait avec quelque intérêt des renseignements exacts sur les richesses naturelles de ce nouveau *Dorado*, que sa population inerte et amollie laisse enfouies dans le sol depuis la conquête de Fernand Cortez, tandis que, bien exploitées, elles suffiraient a alimenter une grande partie du commerce du monde.

Ce sont ces renseignements que je me suis proposé de produire dans cet opuscule. Je les ai puisés aux sources les plus authentiques, et principalement dans l'excellent ouvrage qu'a publié mon ami le général Almonte, à Mexico, en 1852, sous le titre modeste

étendue limitée, occupent la pente des chaînes de montagnes qui bornent des deux côtés le plateau central. Leur élévation est de 2,500 à 5,000 pieds, et leur température moyenne est de 68 à 70 degrés. L'extrême chaud et l'extrême froid y sont également inconnus. Le chêne du Mexique et la plupart des fruits et des céréales d'Europe fleurissent sous ce climat propice, dont l'humidité donne à la végétation une grande force et une grande beauté.

Les terres froides comprennent tout le vaste plateau qui s'élève à 5,000 pieds et plus au-dessus de la mer. Dans la ville de Mexico, à une élévation de 7,400 pieds, le thermomètre est tombé quelquefois au-dessous de zéro. Dans la saison la plus froide, la température moyenne de la journée varie de 55 à 70 degrés, tandis qu'en été le thermomètre s'élève rarement, à l'ombre, à plus de 75 degrés.

La température annuelle moyenne est d'environ 62 degrés, ce qui est à peu près celle de Rome.

Mais dans les endroits où le plateau s'élève à plus de 8,000 pieds, quoiqu'il soit entre les tropiques, le climat est rude et désagréable. Sous le parallèle de Mexico, le pied des neiges éternelles varie de 14 à 15,000 pieds. La végétation, sur le plateau supérieur, par suite de la raréfaction de l'air, n'est pas aussi rigoureuse que dans les terres chaudes, et les plantes d'Europe n'y réussissent pas aussi bien que dans les terres tempérées.

Dans les régions tropicales et centrales, jusqu'au 28e degré nord, il n'y a que deux saisons : celle des pluies, de juillet à la mi-septembre, et la saison sèche, qui dure d'octobre à la fin de mai. Entre le 24e et le 30e parallèle, il pleut moins fréquemment, mais le manque de

pluie est compensé par l'abondance des neiges en janvier et février.

Si, dans les vallées situées sur les bords du Golfe et de l'Océan Pacifique, on rencontre le bananier, l'ananas, l'oranger, le citronnier, la canne à sucre, le caféier et tant d'autres arbres ou plantes des Antilles, un peu plus loin, sur les collines et à la naissance des montagnes, on trouve l'amandier, l'olivier, le pêcher, le figuier, le pommier, le poirier, la vigne et tous les arbres du nord et du midi de l'Europe.

Dans cette heureuse contrée, l'horticulture ne connaîtrait de limites que celles de l'industrie et de l'activité du producteur. A côté de plantes potagères de toutes sortes, dont l'apparence fait prendre en pitié celles de nos jardins, croissent presque sans soins les plantes médicinales les plus utiles, telles que le jalap, le palma-christi, l'ipécacuanha, le sâfran, la rhubarbe, la scamoniée ; et bien d'autres peuvent y être naturalisées sans effort.

L'agriculture peut s'y développer dans les plus vastes proportions, car elle réunit tous les éléments de succès, climat heureux, fertilité et convenance du sol. Quiconque a lu Humboldt sait que nulle part peut-être sur la terre le blé ne produit plus que dans certaines vallées du Mexique. Ce pays peut en fournir aisément une quantité suffisante, et à aussi bon marché qu'aucune contrée du globe, pour nourrir trente millions d'habitants. Le maïs y est indigène, et sa fécondité étonne le voyageur. Les haricots, les fèves, le riz, toutes les céréales, enfin, y surabonderaient, pour peu que la main de l'homme aidât à leur production.

On sait que la cochenille et la vanille, deux des plus riches aliments du commerce, sont naturelles au Mexique; que le cacao s'y produit aussi spontanément et peut être multiplié à l'infini ; et que les essais de culture du café qui y ont été tentés ont réussi comme dans les Antilles et au Brésil.

Ce café, connu dans le commerce sous le nom de Cordova, rivalise avec les meilleures variétés de l'île de Cube.

Tabasco et l'Yucatan, exploités par une population agricole suffisante et industrieuse, fourniraient autant de tabac que la Virginie et le Kentucky ; sans compter toutes les autres parties du pays qui sont propres à la même culture.

Le coton a parfaitement réussi presque partout où il a été essayé ; nul doute que, cultivé par des hommes plus persévérants, plus intelligents, plus actifs et mieux encouragés, les produits qu'on en tirerait ne rivalisassent bientôt sur les marchés européens avec ceux des Etats cotonniers du sud des Etats-Unis.

Enfin, les Etats de Vera-Cruz, de Puebla et de Tamaulipas, qui ne sont pas les seuls du Mexique qui soient propres à la culture de la canne, peuvent, bien exploités, fournir du sucre à la plus grande partie du monde connu. Ce sucre y serait produit à bien meilleur marché qu'à la Louisiane et même qu'aux Antilles. Le peu qu'on y en fait encore depuis l'indépendance est d'une qualité qui, par son goût et la quantité de matière saccharine qu'il contient, égale au moins, s'il ne surpasse pas, les meilleurs sucres de Cube.

Dans l'Etat de Tamaulipas, frappé de la longueur des

cannes que j'ai vues, j'ai eu la curiosité d'en mesurer quelques-unes. Je les ai trouvées de douze à quatorze pieds, sur un pouce et demi à deux pouces de diamètre ; et ce qu'il y a de plus important, c'est que ces cannes rendent un jus qui est un vrai sirop, qu'elles sont fort tendres, et que le nœud supérieur en est plus doux que le nœud inférieur de nos cannes de la Louisiane.

Nul art, nul procédé scientifique n'est nécessaire pour faire du sucre commun de ces précieux roseaux. Les Indiens n'ont recours pour cela qu'aux moyens les plus primitifs. Ils se contentent d'écraser la canne entre deux pierres, ou dans un grand mortier de bois, pour en extraire le jus, qu'ils font tout semplement bouillir dans un chaudron de moyenne grandeur, pendant une heure ou deux ; puis ils laissent refroidir le liquide épaissi, et leur sucre est fait, sucre mêlé de mélasse, sans doute, mais dont le goût n'est nullement désagréable et qui suffit à leurs besoins. Ils en font d'ailleurs commerce sur les marchés de tous les villages.

Si j'ajoute, ce qui est vrai, que l'esclavage n'est pas nécessaire pour la culture de la canne au Mexique, on comprendra tout ce que cette industrie y a d'avenir. Le *péonage*, tel qu'il existe dans une grande partie de la république, suffit, car le travail que nécessite cette exploitation est bien moins considérable et moins dur là qu'ici. La canne reste dix-huit mois sur pied et n'a pas besoin d'autant de façon qu'à la Louisiane, parce que, par la vigueur de sa végétation, elle étouffe l'herbe qui se produit autour d'elle ; et puis, les souches se maintenant pendant un grand nombre d'années, le cultivateur n'est pas dans l'obligation de replanter tous les douze mois.

Sans compter le *pulque*,—le vin du pays que fournit la sève du *maguey*, qui croît là comme le latanier ou le café sauvage dans nos bois,—le Mexique peut produire en abondance toutes les boissons que recherche l'homme. Le cidre, le poiré, la bière peuvent s'y multiplier à volonté ; et le maïs et le blé offrent les moyens d'y fabriquer toutes les eaux-de-vie de grain. La vigne est indigène dans la plus grande partie du pays, et celle qu'on y a apportée d'Europe a réussi au point d'en faire d'excellent vin. Jusqu'ici cette industrie a été limitée à quelques localités, mais les expériences qui en ont été faites permettent d'affirmer qu'elle n'attend que l'industrie et l'activité européennes pour se développer sur une grande échelle.

Ainsi, le blé, le vin, le lin, le chanvre et presque tous les produits de la France ; le coton, le tabac, le sucre, c'est-à-dire les principaux éléments de la richesse agricole de nos Etats du Sud et des Antilles ; les matières nécessaires à la teinture des étoffes, c'est-à-dire la cochenille, le bois de Campêche, etc., la laine et la soie, qui s'y recueillent déjà, et qu'on peut multiplier sans limites ; le café, cet article dont il se fait un si grand commerce par tout le monde ; les plantes médicinales que j'ai nommées, plus celles qu'on peut y naturaliser, entre autres le camphrier ; les épiceries, telles que la canelle, la muscade, le poivre, — voilà, en sommaire, ce que le Mexique produit ou peut produire. Voilà les ressources qu'il offre pour rémunérer les travaux de l'agriculteur ; et tout cela, indépendamment des richesses minéralogiques que recouvrent tant de richesses agricoles réalisables.

Afin de faire voir qu'il n'y a pas d'exagération dans

ce tableau abrégé des richesses agricoles qu'on peut tirer du Mexique, je transcrirai ici deux passages du livre du général Almonte, sur la ville de Mexico et le pays qui l'environne, en me bornant à ajouter que ce qu'il dit de ce pays est vrai de presque toutes les vallées du Mexique :

" La ville de Mexico fut fondée par les Indigènes en l'an 1325, sous le nom de Tenochtitlan, sur une lagune au milieu d'une vallée qui a quatorze lieues de long, sept de large et quarante de circonférence. Tombée au pouvoir des Espagnols en 1521, elle fut rebâtie par eux en 1524. La vallée est entourée et dominée par soixante-sept lieues de forêts et de montagnes boisées, où l'on trouve en abondance des cèdres, des arbres rares et des arbres communs, des gommes, des plantes médicinales, des sels, et des productions métalliques de toutes sortes, des marbres, des pierres précieuses, dures et de différentes couleurs.

" Sur les montagnes comme dans la vallée, il y a de jolies villages, des métairies et des propriétés rurales, où l'on cultive les fruits d'Europe et ceux du pays. Les champs abondent en pâturages, qui les embellissent et nourrissent un grand nombre de troupeaux de toutes les espèces d'animaux. Les ruisseaux et les lagunes fertilisent le terrain, qui fournit à la capitale, en abondance, dans toutes les saisons, les fruits les plus délicats, aussi bien que des légumes et tous les produits des jardins, des volailles, des canards privés et sauvages, des oies, des cailles, du poisson, des anguilles et autres choses délicates ou exquises.

" On y trouve aussi des oiseaux remarquables par leur chant, leur plumage et leur beauté.

“En outre, le sol est propre au lin, au chanvre, à l'olivier, au coton, au tabac, à l'indigo, à la canne à sucre et au *maguey* ou *pita* (agave americana), des feuilles duquel il se fait un grand commerce.”

La *pita* ou le *pite*, comme on dit ici, est une plante textile, dont les feuilles fournissent des fils, desquels on fait des cordes, en usage au Mexique et dans toutes les Antilles. On en fait aussi des sacs.

Un peu plus loin, le général Almonte dit encore :

“La température de Mexico est bénigne ; c'est un printemps continuel, et quoiqu'on y distingue les saisons, dans toutes il y a des fleurs, et les mêmes fruits se produisent. La ville est toute entourée de biens de campagne, de vergers et de jardins, qui l'approvisionnent en abondance de fleurs, de fruits, de légumes et autres produits pour les besoins de ses habitants. La partie seule de l'est fait exception : elle est stérile, à cause de la grande lagune de Tescoco, dont les vapeurs et les eaux nitreuses sont contraires à la végétation des plantes.”

Et pour terminer sur ce sujet, citons ce résumé d'un tableau statistique des productions de toutes sortes du seul Etat d'Yucatan, que je trouve dans la relation du voyage que M. Stephens fit dans ce pays en 1848.

L'Yucatan, dans ses différents districts, produit des bêtes à cornes, des chevaux, des mulets, des cochons, des moutons, du *tasajo* ou bœuf séché au soleil, des peaux, des cuirs, du sel, du gypse, du chanvre en filasse et manufacturé, des chapeaux de paille, du tabac en feuilles et en cigares, des bois de teinture, du riz, du sucre, du marbre de bonne qualité, des bois de charpente et de

l'ébène, de l'huile de poisson, du coton en laine et en fil, de l'amidon, de la gomme de copal, de la cochenille, du safran, de la vanille, du miel, de la cire, de l'huile de palma-christi et de ricin, du suif, de l'indigo, de l'arrow-root, de l'ocre, des pierres à moudre, du rhum, du poivre, de la salsepareille, des hamacs de *pita*, de la soude, des écailles de tortues, du caoutchouc, de l'encens, de l'*achiote* (succédané du safran, qui donne une belle couleur jaune), de l'ambre, de la résine, etc., etc. (*)

J'arrive à ce que l'on considère généralement comme la principale richesse du Mexique,— ses mines d'or et d'argent,— mais qui, quelque productive qu'elles soient maintenant ou qu'elles soient susceptibles de le devenir, ne contrebalanceraient pas, sous un bon gouvernement, les richesses que ce pays peut tirer de son agriculture.

II.

Mines. — Carrières.

M. Lerdo, dans son *Cuadro Sinopticò*, cité par l'auteur du *Guide des Etrangers* au Mexique, dit que la production de l'or et de l'argent est arrivée aujourd'hui dans cette république à un degré de prospérité qu'on n'avait jamais connu précédemment ; et il ajoute que cette prospérité serait encore plus grande si le prix élevé auquel se maintient le mercure, nécessaire dans le travail à faire subir au minerai, n'était un obstacle qui empêche en grande partie de profiter des bénéfices qui résulteraient de l'abondance des produits des mines.

Suivant un mémoire présenté aux Chambres par le ministre des finances, en février 1850, il paraît que,

(*) Voir l'appendice, lettre A.

pendant les dix-huit mois écoulés du 1er janvier 1848 au 30 juin 1849, les monnaies d'or et d'argent frappées dans la république, excepté à l'hôtel d'Hermosillo, qui n'a pas travaillé pendant ce temps, se sont élevées aux sommes suivantes :

	OR.	ARGENT.	TOTAL.
Chihuahua.................. $		332,208	332,208
Guadalajara	21,652	938,890	960,542
Guadalupé et Calvo..........		1,045,185	1,045,185
Guanajuata..................	861,480	10,661,600	11,523,080
Mexico	125,920	2,420,778	2,546,698
San Luis du Potosi		2,052,268	2,052,268
Zacatecas		7,129,920	7,129,920
Durango	25,057	1,483,569	1,509,626
Culiacan....................	317,307	929,571	1,246,878
	$ 1,331,416	27,003,989	28,355,405

En ajoutant à cette somme neuf ou dix millions, pour les six millions ou six millions et demi que l'on sait avec certitude ne pas être frappés annuellement, ou qui sont exportés, en vertu de permis ou frauduleusement, par les côtes du Pacifique ou celles du Golfe, on trouve que les mines d'or et d'argent, pendant les dix-huit mois dont il s'agit, ont produit plus de trente-huit millions de piastres.

Quelque importance, cependant, qu'aient les mines qui sont maintenant en exploitation, elles sont loin, probablement, d'être les seules de ces métaux précieux qui existent dans la république voisine. Qu'on se rappelle que la Haute-Californie, avant qu'elle appartînt aux Etats-Unis et qu'elle ait été fouillée en tous sens par les Américains, ajoutait peu à la production de l'or dans ce pays; tandis qu'elle a fourni et qu'elle continue de fournir des sommes énormes depuis son changement de domi-

tation; qu'on se rappelle aussi que la plus grande partie des Etats mexicains est encore inculte et pour ainsi dire inexplorée; enfin, que l'on consulte la plupart des voyageurs qui ont écrit avec connaissance de cause sur ce pays, et l'on n'aura pas de peine à admettre la supposition qu'il renferme probablement plus de mines d'or et d'argent qui ne sont pas encore découvertes qu'il n'en exploite maintenant.

Plus d'une découverte de cette espèce sera due sans doute à la cognée ou au soc de la charrue des Européens qui viendront féconder ce sol généreux et rémunérateur.

Mais les richesses que le Mexique doit à ses mines ne se bornent pas à celles qui viennent d'être mentionnées : on y trouve encore d'autres métaux d'une grande utilité. D'après les informations qu'a fournies, en 1844, une commission nommée par la *junta de fomento de mineria*, on connaissait alors vingt-cinq mines de mercure situées dans les Etats de Querétaro, Guerréro, Guanajuato, San-Luis du Potosi, Zacatecas et Jalisco ; mais il faut y en ajouter beaucoup d'autres, qui ont été découvertes depuis. Le produit total de celles qui étaient en exploitation en 1852 était estimé à deux mille ou deux mille cinq cents quintaux, ce qui est loin de suffire au travail des mines d'or et d'argent, qui en consomment environ quatorze mille quintaux par an. La plus riche de ces mines est celle de Guadalcazar, dans l'Etat de San-Luis du Potosi; elle donne annuellement mille quintaux.

Les mines de cuivre sont nombreuses et productives dans la république; mais l'abondance de celles d'or et d'argent les fait négliger par les exploiteurs. Ils aiment mieux aller directement aux métaux précieux que de pas-

ser par le cuivre pour y arriver. Parmi celles qui ont été exploitées jusqu'à ce jour, celles qui ont donné les meilleurs résultats sont celles de Chihuahua, de Santa-Clara dans le Michoacan, de Mazapil dans le Zacatecas, et de Zomeluacan dans le Vera-Cruz. Les plus riches aujourd'hui sont celles de Mazapil, qui produisent de quatre à six mille quintaux par an. Quant à celles de Chihuahua, il a fallu les abandonner, par suite de la fréquence des incursions des Indiens sauvages, tant les industriels ont trouvé peu de protection jusqu'ici dans les divers gouvernements qui se sont succédé au Mexique.

Le fer, non plus, ne manque pas ; les principales mines de ce métal qui avaient été découvertes, jusque vers l'époque de la publication du livre du général Almonte, se trouvent dans les États de Mexico, Guerréro, Michoacan, Durango, Jalisco, Oajaca, Puebla et dans le territoire de Tlascala. Pour l'exploitation de ces mines, des forges se sont établies à San-Rafael et Miraflores, près do Tescoco et de Chalco, dans la vallée de Mexico, à Guadalupe, près de Zacualpan, à Santa-Maria, à deux lieues d'Atotonilco, à Jesus-Maria, dans l'Etat d'Oajaca, à Puebla, à Durango, dans les Etats de ces noms, et à Tlascala. La quantité de fer qui est extraite de ces mines annuellement est jusqu'ici fort petite, il est vrai ; mais la qualité et le prix de revient du métal, et enfin la certitude que le défrichement et la mise en culture du pays feront découvrir bien d'autres mines, permettent de croire que, quels que soient les développements de la population du Mexique, elle pourra se passer des fers étrangers et n'aura pas à en redouter la concurrence.

Après les renseignements qui précèdent, M. Lerdo

ajoute qu'en ce qui concerne les autres produits minéralogiques, il n'a pas de données assez certaines pour en fixer la valeur annuelle. Néanmoins, vu le peu d'importance qu'ils ont eue jusqu'ici, on peut, dit-il, assurer qu'ils n'excèdent pas un million de piastres, somme qui, réunie à celle de l'or et de l'argent, fait monter le revenu total actuel des mines à plus de vingt-neuf millions de piastres par an.

Le Mexique ne produit pas encore de charbon de terre pour sa propre consommation, tandis qu'il pourrait en fournir pour tous ses besoins, aussi bien que pour ceux des steamers de Panama et de San-Francisco, pour lesquels il a fallu créer un dépôt d'importation étrangère à Acapulco. On sait depuis longtemps que l'Etat de Guanajuato renferme des couches abondantes de ce précieux minéral, dont l'exploitation serait encouragée par des voies de communication qui en permettraient l'apport à San-Blas et à Tampico. D'ailleurs, l'opinion générale est que le pays recèle beaucoup d'autres gisements aussi importants que ceux de Guanajuato.

Il n'y a pas à douter qu'à mesure que la population s'étendra sur tant de terres incultes aujourd'hui, et que le sol des montagnes et des plaines sera exploré avec plus de soin, on ne découvre non-seulement de nouvelles mines d'or et d'argent, peut-être plus abondantes que les mines actuelles, mais aussi des pierres précieuses d'un grand prix, de nouvelles carrières de marbre et de pierres, des mines de sel, de plomb et une foule d'autres richesses minéralogiques. C'est avec confiance que j'avance et que je répète cette opinion, parce que les rapports de tous les voyageurs intelligents et la nature du pays me portent à croire qu'elle est fondée.

III.

Commerce. — Manufactures.

Il y a bien peu de chose à dire du commerce actuel du Mexique. D'un côté, le pays ne produit guère au-delà de ce que nécessite sa consommation, et de l'autre, les échanges ont trouvé jusqu'ici des entraves presque insurmontables dans les douanes intérieures et celles des frontières, et dans un système de droits d'importation et d'exportation qui ne se comprend plus dans notre siècle, et qui, par les exigences mal entendues que le fisc y révèle, n'est propre qu'à fermer les ports de la république à toutes relations avec les nations étrangères.

Dans cet état de choses, le commerce se borne aujourd'hui à la réception de quelques produits manufacturés étrangers, qu'exigent les besoins ou le luxe d'une classe très peu nombreuse de la population, et ces produits sont payés par ceux des mines et de l'agriculture, qui sont fournis en échange. On conçoit que tant d'obstacles apportés au commerce d'importation aient encouragé la contrebande ; aussi se fait-elle là sur la plus grande échelle et nuit-elle considérablement aux revenus du gouvernement. Voici cependant sur ce sujet quelques détails que j'emprunte à l'*Atlas* de Carlton :

"Pendant l'année qui finit le 30 juin 1850, les droits sur les importations s'élevèrent à $5,233,092, et sur les exportations à $443,933. La valeur totale des exportations et importations n'a pas excédé $25,000,000. Le tonnage des navires employés pendant la même année s'élevait à 256,692 tonneaux. Parmi les navires arrivés, 68 appartenaient au Mexique, 435 aux Etats-Unis, 108 à l'Angleterre, 69 à la France, 60 à l'Espagne, 13 à Hambourg,

24 au Pérou, etc. Ces navires se divisaient ainsi : 219 steamers. 55 frégates. 114 barques, 165 bricks, 155 goëlettes et 68 barques de pilotes.

" Les ports ouverts au commerce étranger sont Vera-Cruz, Tampico, Matamoros, Campêche, Sisal, Tabasco, Huatulco, Acapulco, Mazanillo, San-Blas, Mazatlan, Altata et Guaymas."

Par suite des tarifs restrictifs, les manufactures ont dû acquérir au Mexique un développement un peu plus important que celui du commerce d'importation. C'est en effet ce que l'on voit par les relevés qu'a faits le même auteur que je viens de citer :

" La valeur annuelle des produits manufacturés est estimée de 80 à 90 millions. Les manufactures du Mexique produisent du sucre de canne, de l'eau-de-vie de canne, du *mezcal* (espèce de whiskey fait du *maguey*), de l'huile, du vin, de l'eau-de-vie de vin, de la faïence, du verre, du papier, de la soie, du fil, du coton et de la laine filés, et quelques marchandises de coton.

" En 1850, il y avait dans le pays 4 manufactures de verre, 8 papeteries, 72 grandes manufactures de coton, 6 grandes manufactures de laine, qui employaient des machines, et plus de 70 machines à bras qui manufacturaient de la soie. Dans les manufactures de coton, il y a aussi un nombre considérable de machines à bras qui font des *rebozos*, des couvertures de lit, etc. Les manufactures de laine ont aussi beaucoup de petites succursales dans le pays, où l'on fabrique des étoffes grossières. Dans les grands établissements, on produit des draps fins, des tapis, des flanelles, etc."

IV.

Voies de communication.

Il ne servirait à rien de peupler un pays et d'en obtenir les plus riches produits, s'il était impossible de les transporter d'un lieu à un autre, et surtout vers les ports d'embarquement, où ils doivent passer sur des navires pour aller alimenter le commerce. Or, il faut avouer que les voies de communication propres à mettre en rapport les extrémités du Mexique entre elles, aussi bien qu'avec les ports des trois mers, sont encore peu nombreuses et bien imparfaites. Il y aura immensément à faire sous ce rapport, pour un gouvernement dévoué au progrès, quand il voudra rendre habitables et cultivables tant de fertiles contrées qui sont encore couvertes de *chaparals* impénétables, ou au milieu desquelles, quand on réussit à y pénétrer, on ne peut guère se conduire qu'avec une boussole.

On ne doit pas s'étonner de cela ; la politique de l'Espagne semble avoir été de faire de ce beau pays une espèce de Chine inhabitable pour les étrangers. Pourvu que les routes qui conduisaient aux mines fussent ouvertes, c'était tout ce qu'il lui fallait, car elle ne pensait guère à tirer de là autre chose que de l'or et de l'argent ; et depuis l'indépendance, la guerre étrangère et les guerres civiles ont tellement absorbé le gouvernement central et ceux des Etats, qu'il leur a été à peu près impossible de se livrer à une amélioration aussi importante que celle de l'ouverture de grandes routes carrossables partout où elles sont nécessaires.

Il ne faudrait pas inférer de là, cependant, que le Mexique manque absolument de voies de communication. Je vais faire connaître, d'après le *Guide des Etrangers,*

celles qu'il possède, et je suggèrerai la construction de quelques autres grandes lignes, qui paraissent indispensables.

Il existe une grande route qui, partant de Vera-Cruz sur le Golfo, va aboutir à San-Blas, sur la mer du Sud, dans l'Etat de Jalisco, en passant par Jalapa, Perote, Puebla, Mexico, Queretaro, Lagos, Guadalajara et Tepic. Le général Almonte dit que "de toutes les voies de communication connues jusqu'ici entre l'Atlantique et le Pacifique, aucune ne peut être comparée à celle-ci pour la commodité et l'économie du temps et de l'argent. Une fois la ligne de steamers établie entre la Nouvelle-Orléans et Vera-Cruz, on pourra, ajoute-t-il, traverser le Golfe du Mexique en trois jours, pour aller d'une de ces villes à l'autre, et en trois jours et demi de plus, on arrivera en diligence dans cette capitale (Mexico). Après s'y être reposé une demi-journée, on poursuivra son voyage sur San-Blas, où l'on arrivera en dix jours, pour y prendre un des steamers de Panama et se rendre à San-Francisco, voyage qui pourra s'effectuer en six jours de plus."

Le général trouve, par cette voie, d'abord moins de danger, puis une économie d'argent et de douze jours sur la voie de Panama, ou celle de Nicaragua, par lesquelles on n'arrive à San-Francisco qu'en trente-cinq ou trente-six jours.

Cela est incontestable, s'il s'agit seulement des voyageurs. Mais on observera que cette route ne serait pas la plus propre à attirer le commerce de l'Inde, de la Chine et des îles du Pacifique au Mexique, parce qu'elle serait trop longue pour le transport des marchandises d'une mer à l'autre, même s'il était possible d'utiliser pour cela

la rivière Lerma et le fleuve Santiago. La route projetée à travers l'isthme de Tchuantepec peut seule remplir cet objet. Si, comme il faut l'espérer, le général Almonte arrive au pouvoir — à un pouvoir assis sur des bases solides — il ne tardera pas à reconnaître ce fait et à le réaliser. Il ne resterait plus, pour que le gouvernement de Mexico fût parfaitement maître de cette nouvelle communication inter-océanique, qu'à y relier la capitale par une autre grande route — un chemin de fer, s'il était possible, chemin qui devrait être prolongé jusqu'à Merida, en traversant les Etats de Puebla, d'Oajaca et de Chiapas, et les solitudes de la partie de l'Yucatan qui avoisinent ce dernier Etat.

Cette route de Mexico à Merida n'aurait pas moins de trois cents lieues, et elle coûterait sans doute beaucoup ; mais, avec des embranchements convenables dans les Etats d'Oajaca, de Chiapas, de Tabasco et d'Yucatan, embranchements dont les gouvernements de ces localités pourraient faire les frais, elle en ferait quelque jour la partie la plus riche du Mexique. Elle rendrait à Chiapas et à l'Yucatan la brillante prospérité, et on peut dire aussi la civilisation (*), dont ils jouissaient avant la conquête, et que le fanatisme qui présidait à celle-ci leur a fait perdre. Ce serait probablement la voie par laquelle une population de dix millions d'émigrants se porterait avant quinze ou vingt ans dans ces fertiles contrées, pour en centupler la production. Ce serait aussi le lien désormais indissoluble qui rattacherait l'Yucatan au gouvernement de Mexico, en rendant impossibles ou inutiles les velléités d'indépendance qui

(*) Voir l'appendice, lettre B.

se sont souvent manifestées dans cette province. Enfin, ce serait le moyen de faire produire avec avantage, dans ces quatre Etats, une grande partie du tabac et du coton dont la France a besoin, et qui seraient l'objet d'un commerce si lucratif avec cette nation.

En partant de Vera-Cruz, on peut se rendre aussi sur la mer du Sud, à Acapulco, par une autre route, plus courte même que la précédente. De la première de ces villes, en passant par Puebla, on va en diligence, en trois jours, jusqu'au fleuve Atoyac, où l'on s'embarque sur un petit bateau à vapeur, qui conduit en six jours à Acapulco. Il en résulte une économie de cinq jours au moins sur la route de San-Blas, qu'on ne peut faire en moins de dix-sept jours. Néanmoins, il y a, à l'égard de cette autre route, la même objection qu'à celle de San-Blas, au sujet du transit des marchandises.

Il existe, en outre, d'autres routes beaucoup plus longues, par lesquelles on peut aller du Golfe à la mer du Sud. Ce sont celles qui, partant de Tampico et de Matamoros, se réunissent à Tula, avant d'arriver à San-Luis du Potosi, d'où l'on peut se rendre, soit à Acapulco, en passant par Mexico, soit à San-Blas, en passant par Guanajuato, Lagos et Guadalajara.

Enfin, il y a une autre grande route qui, rejoignant à Mexico celles qui y viennent du Golfe, se dirige à Colima, dans l'Etat de Michoacan, et probablement jusqu'à Mazanillo, sur le Pacifique, en passant par Morelia et Zamora.

Les parties nord et nord-est du Mexique sont pourvues des grandes routes qui y sont indispensables. Ainsi, sur la carte qui fait partie du *Guide des Etrangers*, on voit deux de ces routes, qui, partant de San-Luis du Po-

tosi, se dirigent, l'une, par Saltillo, à San-Antonio de Bejar, dans le Texas ; l'autre, par Zacatecas, Durango et Chihuahua, au Paso-del-Norte, sur le Rio Grande. Mais vers l'ouest et le nord-ouest, la Basse-Californie et les Etats de Sonora et de Sinaloa sont privés de grandes voies de communication qui les relient à la capitale et au centre de la république : des sentiers, praticables seulement pour les chevaux et les mulets, y conduisent. Là aussi il serait nécessaire que le gouvernement fît construire des routes commodes pour le roulage ou des voies ferrées, car on sait les riches métaux qui dorment sous le sol de la Sonora, et qui, dit-on, ont tenté le souverain actuel de la France. Cet Etat, comme celui de Sinaloa et le territoire de la Basse-Californie, renferme d'ailleurs des terres d'une grande fertilité ; et si l'on veut y attirer l'immigration étrangère, il faut lui donner des moyens de communication faciles avec le Golfe et le Pacifique.

Parmi les rivières qui peuvent servir à pénétrer à des distances plus ou moins grandes dans l'intérieur du pays, on remarque, sur le Golfe, le Rio Grande, qui a ses bouches un peu au-dessous de Matamoros, dans l'État de Tamaulipas ; le Panrico, qui passe à Tampico et coule en partie dans l'Etat de Tamaulipas et en partie dans celui du Potosi ; le Goátzacoalco, dans l'Etat de Vera-Cruz ; le Tabasco, dans l'Etat de ce nom ; le Palisado et le Mamental, qui tombent dans le lac de Terminos, et plusieurs autres petits cours d'eau entre ce lac et Campêche, dans l'Yucatan. De Campêche au cap Catoche, en face de l'île de Cube, et sur tout le revers de la péninsule de l'Yucatan, que baigne la mer des Antilles, on n'aperçoit guère que des criques de peu d'importance, qui ne méritent pas d'être nommées, si toutefois elles ont des noms

dans les livres ou sur les cartes, mais qui auraient cependant quelque utilité pour l'apport des produits recueillis à quelques lieues du littoral.

Sur le Pacifique, en partant de l'isthme de Tehuantepec, on trouve d'abord, dans l'Etat d'Oajaca, le cours d'eau qui se verse dans la mer au village de Tehuantepec, et le Rio-Verde ; dans l'Etat de Guerréro, l'Atoyac et le Zacatala ; dans l'Etat de Jalisco (outre un petit cours d'eau qui se verse dans la mer à Mazanillo), le Santiago, fleuve de quelque importance qui passe à Guadalajara, et qui semble être l'égoût du lac de Chapala, où il se rejoint à la rivière de Lerma, laquelle prend sa source dans les montagnes ou près des montagnes qui entourent la vallée de Mexico. Ce fleuve tombe dans le Pacifique à San-Blas. Entre cette ville et Mazatlan, il existe aussi, dans l'Etat de Sinaloa, une autre petite rivière qui se verse dans le Pacifique, mais dont j'ignore le nom. Enfin, les cours d'eau principaux qui aboutissent à la mer Vermeille, ou golfe de Californie, sont, dans l'Etat de Sinaloa, le Culiacan et le Rio del Fuerte ; dans l'Etat de Sonora, l'Yaqui, qui a son embouchure près de Guaymas, et une petite rivière qui aboutit à cette dernière ville.

Si, à ces détails, je joins celui des routes qui sont desservies par des diligences qui partent de Mexico ou y arrivent régulièrement, tous les jours, ou deux ou trois fois par semaine, j'aurai fait le tableau à peu près complet des moyens de transport qui existent actuellement au Mexique.

Ces routes sont :

1. Celle de Mexico à Vera-Cruz. La voiture passe par Rio-Frio, Nopalucau, Puebla, Perote et Jalapa. Ce voyage s'effectue en trois jours et demi. Il y a un départ cha-

que jour de la semaine de Mexico, excepté le samedi, et de Vera-Cruz, un départ aussi chaque jour, excepté le dimanche.

2. Celle dite de l'intérieur, ou de Mexico à Tepic, dans l'Etat de Jalisco. Tepic est à une petite distance de San-Blas. La voiture passe par Tepeji del Rio, Arroyozarco, San Juan del Rio, Queretaro, Salamanca, Guanajuato, Leon,Lagos, San-Juan de los Lagos. Venta de Pegueros, La Hoya, Guadalajara, Tequila, la Barranca de Mochitiltic et El Ocotillo. Ce voyage se fait en neuf jours, et il en faut un de plus pour se rendre à San-Blas. La voiture part de Mexico tous les lundis, mercredis et vendredis.

3. Celle de Mexico à Morelia, dans le Michoacan. La voiture passe par Cuagimalpa, Toluca, la Jordana, Maravatio et Zinapécuaro. Ce trajet se fait en trois jours. La voiture part de Mexico les lundis, mercredis et vendredis.

4. Celle de Mexico à Toluca, dans l'Etat de Mexico. Les voitures partent chaque jour, excepté le dimanche, des deux points extrêmes, à sept heures du matin, et arrivent aux points opposés à deux heures de l'après-midi, le même jour. Les voyageurs déjeûnent à Cuagimalpa.

5. Celle de Mexico à Cuernavaca. Il y a une voiture de Mexico les lundis, mercredis et vendredis, à six heures du matin, et de Cuernavaca les mardis, jeudis et samedis, à quatre heures du matin. Les voyageurs déjeûnent à El Guarda, et ils arrivent, d'une part à Cuernavaca, à deux heures, et de l'autre à Mexico, entre deux et trois heures de l'après-midi, le même jour.

6. Celle de Mexico à Pachuca, dans le même Etat. Il part une voiture de Mexico les lundis, mercredis et ven-

dredis, à six heures du matin, et de Pachuca les mardis, jeudis et samedis, à quatre heures du matin ; les voyageurs déjeûnent à Tizayuca, et ils arrivent aux deux points opposés à trois heures de l'après-midi, le même jour.

7. Celle de Mexico à Cuautla. Il part une voiture de Mexico les mardis, jeudis et samedis, à six heures du matin, et de Cuautla les lundis, mercredis et vendredis, à quatre heures du matin. Les voyageurs déjeûnent à Tenango, et ils arrivent aux points opposés entre deux heures et deux heures et demie de l'après-midi, le même jour.

Ce sont là les seules lignes d'une certaine longueur desservies par des diligences, dont parle le livre du général Almonte ; et je ne sache pas qu'il ait été établi des voitures publiques sur d'autres routes importantes, depuis la publication de ce livre. J'ajouterai cependant, qu'outre ces diligences, il y en a d'autres, ainsi que des omnibus, qui transportent les voyageurs tous les jours, ou trois fois par semaine, à diverses localités de l'Etat de Mexico, et dans les environs immédiates de la capitale.

Enfin, le télégraphe électro-magnétique est introduit au Mexique, où il est plus nécessaire que nulle part, à cause des difficultés que les montagnes offriront, dans beaucoup de directions, à l'établissement de voies de communication rapides, soit au moyen de chemin de fer, soit au moyen de grandes routes carrossables. Il existe, depuis le mois de mai 1852, une ligne télégraphique de Vera-Cruz à Mexico, avec des embranchements de Nopalucan sur Perote et Jalapa. Dans la même année, le gouvernement a fait un contrat pour l'établissement d'une seconde ligne, qui devait réunir Mexico à Léon, en pas-

sant par Guanajuato et Siloa, et le travail devait être achevé le 1er octobre. J'ai lieu de croire que ce contrat a été exécuté.

Mais ce n'est là que le commencement d'une amélioration qui, pour être vraiment utile, devrait s'étendre jusqu'aux extrémités de la république, c'est-à-dire jusqu'à l'Yucatan, à Tabasco et Chiapas d'une part, et de l'autre jusqu'à la Basse-Californie, la Sinaloa, le Chihuahua, la Sonora et le Guerréro, et les relier à la capitale. Matamoros, Tampico et Tuspan devraient être reliés de même à San Luis du Potosi, et cette dernière ville à Mexico. De cette manière, on saurait chaque jour au Palais National ce qui se passerait aux confins du pays ; et que de révolutions seraient prévenues par ce moyen !

V.

Population. — Superficie du Sol. — Valeur des Propriétés foncières. — Rentes du Clergé.

Je dois aux recherches statistiques d'un savant Mexicain, M. Miguel Lerdo de Tejada, déjà cité, de pouvoir donner sur les divers sujets qui font l'objet de ce chapitre des détails intéressants.

La population totale du Mexique, dans les limites actuelles de cette république, comme on le verra dans le tableau ci-après (*), est de 7,661,919 habitants, répartis dans vingt-et-un Etats et quatre territoires. Agglomérée, ou du moins assez dense, dans quelques petits Etats, tels que Guanajuato, Puebla et Queretaro, qui, sur une superficie totale de 3,909 lieues, renferment

(*) Voir l'appendice, lettre c.

1,477,744 habitants, cette population est au contraire fort clair-semée dans quelques-uns des plus grands Etats. Ainsi, le Chihuahua, qui a une superficie de 13,493 lieues, ne possède que 147,600 habitants ; le Coahuila, sur une superficie de 7,868 lieues, n'en a que 75.340 ; et enfin, la Sonora, sur une superficie de 17,172 lieues, n'en compte que 139.374.

L'un des territoires, celui de la Basse-Californie, est une des parties les moins peuplées de la république. Sur une superficie de 8,437 lieues, elle n'a que 12,000 habitants, c'est-à-dire un peu plus d'un par lieue carrée ; tandis que, si peu peuplés qu'ils soient, le Chihuahua en a onze dans le même espace, le Coahuila dix, et la Sonora huit.

Par contre, le territoire de Tlascala, sur une superficie de 276 lieues seulement, compte 80,171 habitants, ou deux cent quatre-vingt-dix par lieue carrée. Pourquoi donc ce territoire n'est-il pas transformé en Etat, quand dans sa petite étendue il renferme une population plus nombreuse que le grand Etat de Coahuila ? Est-ce que les Mexicains d'aujourd'hui garderaient encore rancune aux Tlascalans pour le secours qu'ils prêtèrent autrefois à Fernand Cortez ?

Il n'est pas moins étonnant que l'Etat de San Luis, voisin du Golfe et l'un des moins éloignés de la capitale, n'ait qu'une population de 368,120 habitants sur une superficie de 4,101 lieues, c'est-à-dire quatre-vingt-dix habitants seulement par lieue carrée.

Quant à l'Yucatan, qui présente à peu près le même rapport que San Luis entre sa population et sa superficie, — 680,948 habitants sur sept mille trois cent

soixante-quatre lieues carrées, — cela s'explique peut-être par le mal que lui a fait la conquête, par l'extermination des Indigènes, dont l'effet se fait sentir jusqu'aujourd'hui, et par son éloignement de la capitale, de laquelle il ne peut recevoir que des secours tardifs et presque toujours insuffisants. Cela vient surtout de la destruction barbare des moyens artificiels d'irrigation, si nécessaires dans cet Etat, et que le génie entreprenant des anciennes populations y avait partout prodigués. Quelques efforts tentés par une population nouvelle, unie aux débris de l'ancienne, pourraient encore, en nombre d'endroits, rendre ces moyens à leur utilité première.

La superficie totale du sol du Mexique est de 115,426 lieues et demie, ou 346,279 milles et demi. Je n'ai pas sous les yeux le travail de M. Lerdo, dont j'emprunte quelques fragments cités dans le livre de M. Almonte, et j'ignore si cet écrivain a fait connaître quelle proportion du territoire de cette république peut être considérée comme impropre à la culture ; mais en estimant cette proportion à la moitié, je suis bien sûr d'aller au delà de la vérité. Même dans ce cas, il resterait au Mexique près de soixante mille lieues carrées de terres d'une fertilité presque sans exemple, avec la possibilité de produire presque tout ce que produisent l'Europe, l'Asie et l'Amérique. Or, qu'on pense à ce qu'est la France avec un territoire cultivable beaucoup moindre, avec la possibilité de ne se livrer qu'à un genre d'agriculture plus restreint, et qu'on imagine ce que peut devenir le Mexique sous un gouvernement sage, éclairé, fort, et qui appliquerait toutes ses ressources au développement de l'industrie.

Si le commerce d'exportation de ce pays est à peu près, nul maintenant, sauf en ce qui concerne l'or et l'argent, un peu de cochenille, de vanille, de bois de teinture, etc., n'est-on pas fondé à penser qu'en moins d'un quart de siècle il acquerrait une importance telle qu'il contrebalancerait, s'il n'excédait pas, celui de nos Etats du Sud ? Serait-il possible qu'une pareille perspective ne fût qu'une illusion? Se pourrait-il que ce beau pays fût à tout jamais perdu pour la civilisation, pour le travail, pour le bien-être ou la fortune de sa population et de tant d'étrangers qui iraient s'y identifier ? Non, non, il faut écarter cette sombre idée ; l'œil et la main de la France sont sur le Mexique, — de la France si grande, si chevaleresque, si dévouée au progrès, — rien, on doit l'espérer, ne l'empêchera de poursuivre l'œuvre de régénération qu'elle a entreprise. Le Mexique, conduit par elle, fournira sa carrière ; il accomplira son œuvre humanitaire ; il éclipsera la splendeur de l'empire doré que détruisit brutalement le fer des soldats de Cortez.

Suivant un rapport présenté au gouvernement par le bureau des contributions générales, en 1851, il paraît que le nombre des propriétés rurales en exploitation au Mexique ne s'élevait qu'à 13,000, et que la valeur en était estimée à sept cent vingt millions de piastres. Celle des propriétés urbaines, dans le même rapport, est portée à six cent trente-cinq millions de piastres. Il résulte de là que la valeur totale de propriété foncière, dans l'état d'appauvrissement de ce pays qui devrait être si riche, n'atteint qu'un chiffre de un milliard trois cent cinquante-cinq millions de piastres. Mais il faut savoir qu'il y a nombre de propriétés de campagne

qui comprennent plusieurs lieues de superficie, et qui pourraient passer entre les mains de vingt, trente, quarante et jusqu'à cent propriétaires, chacun desquels tirerait de sa portion plus de revenu que le propriétaire actuel ne tire du tout.

Malgré les propriétés considérables que possèdent certaines familles, le clergé est incontestablement la partie la plus riche de la population. M. Lerdo reconnaît que la loi de 1833 a porté un coup sensible aux revenus des évêques et des chanoines, en dispensant le peuple des campagnes de leur payer la dîme ; cependant, tout bien examiné, et en tenant compte de toutes les ressources dont le clergé dispose, cet écrivain est d'opinion que les revenus de cet ordre ne peuvent pas être estimés à moins de huit à dix millions de piastres par an. On a beaucoup parlé de cette fortune, qui est en effet fort considérable ; mais en quoi importerait-elle, et que semblerait-elle à côté des revenus du reste de la population, si le Mexique était cultivé et administré comme il devrait l'être. Je ne mentionne ici ce fait que pour donner une idée de ce qu'on pourrait attendre dans ce pays du développement de l'agriculture et du commerce.

CONCLUSION.

La tâche que je m'étais imposée est achevée ; je voulais mettre en évidence les ressources naturelles que les émigrants peuvent trouver au Mexique, et qui doivent les engager à s'y porter. Et que faut-il, ajouterai-je en terminant, pour développer ces éléments d'une prospérité qui n'aurait eu d'égale jusqu'ici dans aucun pays ?

Ce qu'il faut, c'est un gouvernement stable et fort ;

un gouvernement qui ne se laisse plus renverser par les factions et les chefs de bandes armées, qui ne visent à l'autorité que pour pouvoir se livrer au pillage, et qui aiment mieux le pillage que le travail. Un gouvernement qui soit à la hauteur de son siècle, qui répudie tous les vieux errements et tous les préjugés politiques et religieux ; qui foule aux pieds les tarifs exorbitants ou prohibitifs, aussi bien que l'exclusivisme et l'intolérance en matière de religion ; qui sente le besoin d'infuser par l'immigration étrangère un sang nouveau et plus actif à cette population que cinquante ans de guerres civiles et de révolutions ont entraînée à la paresse et à tous les vices qu'elle engendre. Un gouvernement, enfin, qui, appuyé par une force militaire suffisante, encourage le travail et l'industrie, protège les droits des étrangers aussi bien que ceux des nationaux, mette les terres publiques en concession au profit des uns et des autres, ou du moins à des prix tellement bas qu'ils soient à la portée de tous, et qui ouvre ou perfectionne les voies de communication entre tous les centres de population, et de ces centres aux trois mers.

Or, ce gouvernement, avec les dispositions essentielles qu'il lui faudrait, est précisément celui que le peuple du Mexique pourrait attendre du général Almonte soutenu par la France. Libéral, éclairé, idolâtre du bonheur et de la gloire de son pays ; imbu des principes dont l'expérience a prouvé l'utilité chez les nations les plus avancées des deux continents ; instruit par les nombreuses observations qu'il a faites dans ses longs et fréquents voyages à l'étranger ; enfin, possédant à fond la connaissance des mœurs, des préjugés, des qualités et des défauts du peuple mexicain, et ayant été placé assez

souvent entre ce peuple et ceux qui l'ont gouverné depuis trente-cinq ou quarante ans, pour apprécier avec la sagacité qui lui est propre les fautes de ces derniers et les causes qui ont amené leur chute, personne ne réunit à un degré plus éminent que lui les qualités nécessaires au dépositaire du pouvoir exécutif dans ce pays, pour le mettre sur la voie des hautes destinées qui lui sont promises.

Sans doute, la popularité du général Almonte au Mexique n'est pas celle d'un chef de parti, — il n'a jamais fait de *pronunciamiento*, ni de *revolucioncita*, ni jeté de *grito* contre aucun gouvernement, — il n'a jamais promis des places lucratives ou le pillage à aucune de ces bandes de vagabonds fainéants qui se décorent pompeusement du nom de soldats. Il s'est contenté de servir, quand il y a été appelé, et seulement dans l'intérêt public, les chefs qu'il a cru les mieux disposés ; mais il s'est toujours écarté d'eux dès qu'il les a vus transiger avec les principes qu'ils avaient proclamés. Aussi sa popularité, sans être aussi large que celle de quelques autres hommes publics, est-elle plus solide que celle d'aucun d'eux ; parce qu'elle se fonde sur l'estime que lui ont valu de la part de tous les honnêtes gens ses hautes capacités et son incorruptible probité. Et comme, en définitive, l'opinion de ceux-ci, avec le temps, s'impose toujours aux masses, surtout quand elles sont privées des moyens de se laisser entraîner par les préventions des intéressés, bientôt cette popularité, si les circonstances s'y prêtent, s'universalisera. Puis, vienne le pouvoir, le pouvoir fort, entre les mains du général Almonte ; qu'il soit appuyé par une armée suffisante pour maintenir partout une bonne police et empêcher que ses combinaisons ne soient interrompues par des

ambitieux de bas étage ; qu'il puisse réaliser toutes ses vues patriotiques ; et, en moins de dix ans, le Mexique aura doublé sa population et décuplé ses produits agricoles ; en moins de vingt-cinq ans, il aura vingt-cinq millions d'habitants et sa prospérité dépassera peut-être celle des Etats-Unis.

Se peut-il qu'ayant sous la main un homme propre à réaliser de tels succès, l'empereur Napoléon, qui a entrepris la régénération de ce beau pays, préfère favoriser un étranger sans racine dans le peuple qu'il serait appelé à gouverner, sans popularité dans aucune classe respectable, et qui se heurterait partout à des préjugés nationaux, à des antipathies, à des haines, à des ambitions déçues, qui, dès lors, trouveraient de l'écho dans toutes les fractions du peuple ? Se peut-il que le général Almonte ne soit appelé, par ce souverain jusqu'ici si habile, qu'à jouer le rôle d'un Monck au profit d'un prince autrichien ? Je l'avoue, je ne saurais me le persuader ; je ne saurais croire à un pareil projet, ni de la part de Napoléon III, ni de la part de l'homme dont il ferait ainsi son instrument.

APPENDICE.

A.

On ne sait rien de positif, dit Carlton, sur la valeur annuelle des produits agricoles du Mexique. En supposant que la population soit de 7,661,919 âmes, et que chaque habitant consomme pour vingt-cinq piastres par an. la valeur de la consommation totale serait de $191,547,975. Si à cela on ajoute le bois coupé, le coton produit (environ 80,000 quintaux), le chanvre, la soie, la cire, etc., la valeur totale ne reste pas au-dessous de $200,000,000. Il n'y a qu'une petite partie de ces produits qui soit portée sur les marchés étrangers.

La nation mexicaine, dit un homme distingué qui a longtemps habité le Mexique, et qui veut bien me communiquer ses observations, — la nation mexicaine est désignée par la Providence pour représenter en Amérique la richesse et le bonheur. Sa situation géographique, qui la place au centre du continent et lui procure tous les climats dans son vaste territoire, la fertilité de ses campagnes et la possession de côtes d'une grande étendue que baignent l'Atlantique et le Pacifique, induisent l'étranger, dans le siècle actuel, à entreprendre l'exploitation de tous ces éléments favorables, que l'extrême paresse des naturels les a portés jusqu'ici à mépriser. Cette paresse résulte de ce qu'ils se sont toujours livrés au repos à l'ombre de leurs immenses montagnes d'or et d'argent, qui abondent dans l'intérieur du pays ; et de ce que, confiants dans l'exportation de ces deux métaux pour payer les ouvrages d'art qu'ils reçoivent de l'étranger, ils ne s'occupent de la terre qu'autant qu'il le faut pour qu'elle produise les plus nécessaires de leurs aliments.

La population entière du pays est d'un peu plus de huit millions d'habitants, dont les trois-quarts sont des Indigènes, qui sont ceux qui font le travail matériel des

champs ; tandis que ceux des races mixte et espagnole se livrent à d'autres occupations qu'un travail manuel. La plus grande partie de ces derniers se composent des marchands détaillants et de leurs employés, des géreurs de propriétés de campagne, des propriétaires de *ranchos*, des conducteurs de mules, des domestiques, des commissionnaires, etc. Par suite du système de gouvernement que le Mexique a adopté en 1824, et qui a continué à le régir avec de légères modifications, beaucoup de ces hommes de la classe mixte vivent exclusivement de la politique, et, par conséquent, aux dépens de ceux qui travaillent réellement.

Sous l'empire d'Augustin Ier, on prenait soin des chemins et des ponts, comme au temps du gouvernement espagnol. Mais une fois le système républicain établi, les aspirations politiques de tous, au moins de ceux qui savaient lire, firent qu'on ne pensa plus aux améliorations matérielles. C'est ainsi que, loin d'améliorer et de ramifier les anciens chemins, on les a laissés dans le même état, et aujourd'hui ils se trouvent dans la condition la plus triste, par la détérioration que leur ont fait subir tant d'années d'usage, sans avoir reçu d'autres réparations que celles qui, par exception, ont été jugées propres à faire la matière de contrats onéreux qui ont enrichi tant d'entrepreneurs et grossi la bourse de beaucoup de ministres.

Une si criminelle indolence, pendant l'espace de quarante ans, a eu pour effet d'empêcher l'exportation des richesses agricoles du pays, car faute de pouvoir obtenir des moyens de transport pour les produits, les agriculteurs se sont toujours limités à ce qui était nécessaire à la consommation des populations les plus immédiates. De sorte que le sol de la république est encore vierge, tandis qu'il devrait fournir à tous les besoins de beaucoup de nations, et même les avoir habituées à recourir aux produits du pays.

Non-seulement les bouleversements politiques continuels ont beaucoup contribué à paralyser les travaux dans toutes les branches de l'industrie, mais elles ont empêché l'immigration d'une infinité de familles étrangères, dont la majeure partie se serait livrée à l'agri-

culture. Toujours on a reconnu qu'il était nécessaire d'augmenter la population ; toujours on a remarqué dans les étrangers le désir de satisfaire aux besoins qui leur ont été manifesté ; mais jamais ces hommes n'ont pu voir se réaliser leurs rêves de fortune, par suite du manque absolu de garanties personnelles.

Si la France aujourd'hui réussit à faire disparaître cet inconvénient, il n'y a pas de doute que le sol du Mexique ne se voie inondé d'étrangers, qui, en se livrant tout de suite à la culture de terres aussi fertiles et à l'établissement de moyens de communication avec les ports, mettront le pays à même d'entreprendre l'exportation de ses produits, en oubliant les bénéfices qu'il tire de ses mines, qui, jusqu'à présent, ont été pour les Mexicains aveuglés le symbole de la richesse.

B.

Je fonde cette assertion, au sujet de l'ancienne civilisation de l'Yucatan, sur les passages suivants de la relation du voyage de M. Stephens dans cet Etat :

" J'ai terminé mon voyage au milieu des villes ruinées, dit-il. Je sais qu'il est impossible, à l'aide d'aucune narration, de donner au lecteur une idée vraie de l'intérêt puissant et émouvant qu'on éprouve à errer au milieu d'elles, et j'ai évité autant que possible toutes descriptions détaillées ; mais j'espère que ces pages serviront à donner une idée générale de l'apparence que ce pays a présentée autrefois. Dans notre route longue, irrégulière, et de laquelle nous avons souvent dévié, nous avons découvert les restes croulants de quarante-quatre anciennes villes, la plupart peu éloignées les unes des autres, quoique, par suite des grands changements qui ont eu lieu dans le pays et de la destruction des anciens chemins, elles n'aient plus aucune communication directe entre elles. A quelques exceptions près, elles étaient toutes perdues, enterrées et inconnues, elles n'avaient jamais été visitées par aucun étranger, et peut-être même que jamais homme blanc n'y avait jeté les yeux. Nous

nous reportons involontairement un instant aux scènes effrayantes dont cette région, aujourd'hui désolée, a dû être le théâtre ; aux scènes de sang, d'agonie et de malheurs qui ont précédé la désolation et l'abandon de ces villes...."

Après un tableau abrégé de la politique et de la guerre inhumainequi, ont consommé la ruine et la dépopulation de ce pays, et l'ont replongé dans la barbarie et la solitude, M. Stephens rapporte le témoignage de Cortez lui-même et des anciens historiens espagnols contre l'historien anglais Robertson, qui conteste cette civilisation de l'Yucatan :

" Les tombeaux, dit-il, crient en faveur de ces anciens historiens, et les squelettes poudreux des villes confirment les rapports d'Herrera sur l'Yucatan, dans lesquels il affirme " qu'il y avait tant et de si vastes édifices de pierres qu'ils excitaient l'admiration ; et que ce dont on s'étonnait, c'était que, ne connaissant l'usage d'aucun métal, ils eussent pu élever de telles structures, qui paraissaient avoir été des temples ; car leurs maisons étaient toutes de bois et couvertes en chaume. " Il ajoute que, " pendant l'espace de vingt ans, il régna une telle abondance dans le pays, et que le peuple multiplia de telle manière, qu'on disait que toute la province ressemblait à une seule ville. "

Incidents of Travels in Yucatan, par John L. Stephens, ancien ministre des Etats-Unis dans l'Amérique Centrale. — New-York, Harper & Brothers, 1848. Vol. 2, Chap. XXIV. Pages 444, 445 et 452.

C.

ETAT COMPARATIF DE LA POPULATION DU MEXIQUE &c., &c.

Etats et Territoires	Population.	Superficie en lieues carrées.	Nombre d'habitans par lieue carrée.	Capitales des Etats et Territoires.	Population de chacune d'elles.	Latitude Nord.	Longitude E. et O. du méridien de Mexico.	Distance de la Capitale.
Chihuahua	147,600	13 493	11	Chihuahua	14,000	28° 35' 10"	6° 17' 0" O.	333
Chiapas	144.070	2,598	55	San Cristobal las Casas	6,500	16 24 55	6 29 0 E	289
Coahuila	75,340	7.868	10	Saltillo (à) Leona Vicario	19 898	25 25 15	1 31 30 O.	209
Durango	162,218	6,744	24	Durango	22,000	24 2 50	4 53 50 O	203
Guanajuato	713,583	1.755	407	Guanajuato	48.954	21 0 50	1 49 2 O.	94
Guerrero	270,000	4,451	61	Tixtla (Ciudad Guerrero.)	4 500	17 34 0	0 11 0 O.	70
Jalisco	774,461	6,758	115	Guadalajara	63,000	20 41 10	4 15 26 O.	161
Mexico	973.697	2.717	253	Toluca	12,000	19 11 20	0 31 30 O.	16
Michoacan	491,679	3,198	153	Morelia	25.000	19 42 0	1 46 38 O.	60
Nuevo-Leon	133,361	2,321	57	Monterey	13,534	25 40 6	0 49 0 O.	234
Oajaca	525,101	4,426	110	Oajaca	25,000	17 3 17	2 25 56 E.	108
Puebla	580,000	1,814	320	Puebla	71,631	19 0 15	1 2 52 E.	28
Queretaro	184,161	340	542	Queretaro	29,702	20 36 39	1 4 55 O.	57
San Luis Potosi	368,120	4,101	90	San Luis	40,000	22 8 35	1 40 30 O.	114
Sonora	139,374	17,172	8	Ures	7,000	29 12 0	10 38 50 O	582
Sinaloa	160,000	4.690	34	Culiacan	12,000	24 48 0	8 15 32 O	403
Tabasco	63,580	2,171	29	San Juan Bautista	4,000	17 40 30	6 7 5 E.	239
amaulipas	100,064	4,219	24	Ciudad Victoria	5.500	23 42 30	0 5 0 E.	195
Vera-Cruz	264,725	3.838	69	Vera Cruz	8,228	19 11 53	2 59 45 E.	93
Yucatan	680,948	7.364	93	Merida	40,000	20 55 15	9 24 45 E.	386
Zacatecas	356,024	4,243	84	Zacatecas	25,005	22 44 0	3 26 7 O.	130
District Federal	200,000	12	16,000	Mexico	170,000	19 25 57	0 0 0 —	—
Ter. de Tlascala	80.171	276	290	Tlascala	3,463	19 20 10	1 2 55 E.	28
— de Colima	61,243	420	146	Colima	31,774	19 11 45	4 36 0 O.	149
— de B.-Californie.	12,000	8,437	1	La Paz	500	24 6 10	11 1 15 O.	416